Un monde qui a oublié la persévérance

Christina Aus der Au

L'une de mes amies a un fils handicapé et donc aussi pas mal d'expérience avec les médecins et les hôpitaux. Récemment, elle se plaignait du fait que son médecin de famille avait décidé de fermer son cabinet pour rejoindre un centre de soins. Tout en comprenant son désir d'avoir des horaires plus réguliers, elle avoue qu'il lui est pénible d'avoir toujours à faire à quelqu'un d'autre lorsqu'elle doit se rendre chez le médecin pour une urgence. Alors que son médecin habituel connaissait son fils depuis la naissance, elle a désormais à faire à des praticiens qui ne connaissent l'enfant qu'au travers de son dossier. Quant à elle, la mère, ils ne la connaissent pas du tout. Elle doit toujours expliquer que non, elle n'est pas une mère angoissée et que non, elle n'appelle pas les urgences pour un oui ou pour un non. Ce qu'elle déplore, c'est cette absence d'une relation sur la durée et la compréhension et la confiance mutuelles qu'elle peut générer.

Peu de temps après, j'ai lu dans le journal que l'on avait enregistré un nombre record de nouvelles immatriculations de voitures. On compte désormais plus d'une voiture pour deux personnes, enfants compris! En d'autres termes, la plupart des ménages de ce pays disposent non plus d'un seul «carrosse», mais au moins de deux voire de trois. La mobilité est devenue une valeur existentielle cardinale: partir le plus vite possible, n'être dépendant de personne, ne devoir attendre personne, sont devenues des valeurs clé.

Quel est le rapport me direz-vous? Il me semble qu'entre les centres de soins et la mobilité, il y a à la base la même conception de l'individu. Les patients sont désormais vus comme des individus interchangeables, autonomes et libres, qui recherchent cette liberté et ne veulent pas être attachés à une personne particulière.

Un tel système relationnel – je le crains – marche tant que l'on est jeune et en bonne santé, tant que l'on a tout l'avenir devant soi et que le plaisir de la nouveauté l'emporte sur les attraits d'une relation de confiance façonnée par les ans. Mais cela ne représente qu'un bref laps de temps de la vie humaine. Le philosophe écossais Alasdair MacIntyre a écrit un petit livre sur l'être humain intitulé «Dependent Rational Animals», dans lequel il rappelle que, sur la plus grande partie de notre existence, nous sommes en réalité dépendants de quelqu'un et non pas ces sujets parfaitement libres et autonomes que la société postmoderne aime tant vanter.

Nous sommes intégrés dans un réseau d'interdépendances et nous nous construisons au travers des échanges que nous avons avec les autres et qui deviennent partie de nous-mêmes. Alors, nous nous installons quelque part tout en ne voulant pas vraiment y être pour ne pas sacrifier notre idéal de mobilité. Et c'est ainsi qu'émergent des villes et des quartiers dortoirs, dans lesquels plus personne ne se sent responsable de la collectivité, des villes et des quartiers où personne n'est vraiment là et où tout est toujours ailleurs.

Alors, quand nous ne pouvons pas faire autrement, nous nous laissons ausculter pour tenter de rétablir notre santé, comme si elle ne faisait pas vraiment partie de notre vie, parce qu'aucun médecin nous connaît suffisamment pour nous rappeler qui nous sommes, parce que plus aucun médecin ne connaît nos parents ni nos enfants. Une telle situation nourrit des attentes irréalistes quant aux possibilités de la médecine avec des anamnèses expéditives, une ignorance générale des antécédents et un besoin de solutions rapides.

Nous avons oublié ce que signifie la persévérance: la persévérance dans l'accompagnement de l'autre, dans le partage avec l'autre. Nous avons oublié cette décontraction qui nous permet de traverser les passages à vide et les ruptures, aussi bien les nôtres que ceux des autres. Nous avons oublié le bonheur de profiter simplement du moment présent, au lieu de vouloir être sans cesse à mille autres endroits en même temps: «décélération», appelle-t-on cela dans les manuels de psychologie, «fidélité» diront les anciens, «durabilité» dira-t-on plutôt aujourd'hui.

«Faire durer», c'est-à-dire vivre la relation dans le temps, approfondir la connaissance de l'autre et vivre ensemble, dans le partage d'un lieu de vie, mais aussi dans la rencontre pas tout à fait quotidienne avec tout ce qui relève de l'aide médicale ou de l'accompagnement. Et plus cette relation devient implicite, nourrie d'un vécu, d'un savoir et d'une connaissance réciproques, plus elle «dure».

Certes, l'immobilisme géographique et relationnel d'autrefois pouvait aussi être oppressant en figeant l'individu pour sa vie entière dans un rôle et un lieu précis. La mobilité et la flexibilité peuvent avoir quelque chose de libérateur et favoriser de nouveaux départs. Mais repartir toujours à zéro est éprouvant et peut finir par prendre une dimension inhumaine: n'être nulle part «chez soi», même pas avec son dossier médical, à la longue ça épuise! Ce, souvent à un moment où, précisément, on affronte une baisse d'énergie. En définitive, cela peut se révéler fatal à ce qui reste de sa mobilité et de son indépendance.

*Christina Aus der Au**

* Christina Aus der Au, docteur en théologie, privat-docent en théologie systématique/dogmatique de l'université de Bâle et membre de la rédaction Ethique du Bulletin des médecins suisses